

## Les limites de l'humain

### II) l'homme peut-il dépasser ses limites ?

#### A) Humain, surhumain, sous-humain, extra-humain

##### 1. « Dépasser ses limites » : une formule mal construite ?

###### a) *Analyse de la notion*

Il faut d'abord s'attarder sur l'intitulé : « dépasser ses limites ».

A première vue, cette formule semble mal construite : si on va au-delà d'une limite... c'est qu'elle n'était pas *réellement* une « limite ». Si mes capacités sont « limitées », c'est qu'il y a certaines choses que *je ne peux pas* faire : elles sont au-delà de mes limites, je n'ai pas les moyens de les atteindre. Si j'y parviens, c'est... qu'elles n'étaient pas, finalement, hors d'atteinte.

Même en mathématiques,  $x$  peut tendre vers l'infini, dans ce que l'on appelle le « calcul des limites » ; mais si l'infini est une *limite*, c'est parce que, précisément, il est logiquement impossible d'aller *au-delà*. Un nombre « plus grand » que l'infini est une contradiction dans les termes.

Au sens strict, la limite est le point que je *ne peux pas* dépasser ; « **dépasser** ses limites » semble donc contradictoire (comme « supporter l'insupportable », *etc.*)

Je peux éventuellement *repousser* une limite : faire en sorte qu'une limite soit déplacée un peu plus loin qu'elle ne se trouvait auparavant. Un sportif qui s'entraîne ne « dépasse » pas ses limites : mais il les repousse, en *devenant capable* de faire ce qui lui était auparavant impossible. La limite a bougé : mais en tant que « limite », justement, elle demeure le point au-delà je ne suis pas capable, pour le moment, d'aller.

###### b) *La limite et la nature*

Il existe cependant un cas où, apparemment, la formule peut sembler appropriée : c'est celui où un individu, ayant dépassé un certain point, en paye le prix... par sa destruction.

A la fin du film de Luc Besson, *Le grand bleu*, l'un des personnages principaux, Enzo Maiorca, descend en apnée à une profondeur qui excède toutes les performances qu'il avait effectuées jusque là : il descend en-dessous d'un seuil au-delà duquel aucun être humain ne peut aller... sans mourir. Et il meurt.

Dans ce cas de figure, on peut certes dire qu'en un sens, Enzo a « dépassé ses limites », les limites de *l'humain* : il lui était effectivement impossible de descendre si profond... sans cesser de vivre. Pour pouvoir survivre à cette expérience, il

faudrait être *autre chose* (ou quelque chose *de plus*) qu'un être *humain* : un homme-dauphin, par exemple, comme semble l'être son rival Jacques Mayol.

La « limite humaine », ici, c'est celle au-delà de laquelle l'homme ne peut pas aller sans cesser d'être ce qu'il est : un être *humain*. Pour la franchir, il lui faut donc :

– soit devenir « plus » qu'humain

– soit devenir beaucoup moins, en cessant d'être vivant (c'est une régression absolue : régression à la matière inerte)

Seuls les dieux, les animaux et les morts (ces trois formes de non-humanité) peuvent plonger jusqu'au fond de l'océan.

Nous saisissons donc ce que pourrait désigner, pour un homme, le fait d'aller « au-delà de ses limites » : il s'agirait d'aller au-delà du point à partir duquel l'homme doit cesser d'être humain, pour devenir *autre chose* : par exemple un dieu, un animal, un cadavre – voire, nous le verrons, une machine.

##### 2. L'humain, entre sous-humain et surhumain

###### a) *Le domaine humain comme espace intermédiaire*

En ce sens, l'homme apparaît toujours situé *entre* des limites :

– des limites supérieures, qui fixent la frontière entre l'humain et le **sur-humain** (quelles qu'en soient les formes : dieu, ange, surhomme nietzschéen...);

– des limites inférieures, qui fixent la frontière entre l'humain et le **sous-humain** (là encore, quelles qu'en soient les formes : animal, chose, *etc.*).

Elever l'homme au-delà du domaine de l'humain, ce n'est donc pas seulement le « développer » (en se développant, l'homme ne fait que devenir *plus* humain) : c'est le transformer en quelque chose d'autre qu'humain : le « **transcender** ».

Inversement, rabaisser l'homme en-deçà des limites de l'humain, ce n'est pas seulement le diminuer (la maladie peut nous diminuer, elle ne peut pas nous faire perdre notre statut d'être humain) : c'est le **ravaler** à l'état de sous-homme. Pour Rousseau par exemple, réduire l'homme à l'état d'esclave, c'était le ravalé au rang de l'animal, en le privant de ce qui, justement, l'élevait au-dessus des animaux : sa liberté, sa dignité.

###### b) *Devenir plus qu'humain, ou devenir plus humain ?*

Si l'on suit l'analyse précédente, nous aurions donc une suite « hiérarchique », qui nous conduirait de « ce-qui-n'est-pas-encore-humain » (le sous-humain, qui irait alors de la matière inanimée aux animaux, en passant par les végétaux), à « ce-qui-

n'est-déjà-plus-humain » (et qui nous conduirait jusqu'à Dieu, en passant par toutes les créatures intermédiaires).

C'est cette logique qui sous-tend la plupart des argumentaires visant à promouvoir le « surhomme » au 20<sup>e</sup> siècle, et que l'on retrouve d'ailleurs dans bon nombre de courants liés au « transhumanisme », voire au « posthumanisme » (que nous étudierons plus tard).

Le « surhomme » est une idée qui est étrangère à l'humanisme classique, dans la mesure où justement, le but de la vie humaine dans l'optique humaniste n'est pas de devenir « plus qu'humain », mais bien de devenir « plus humain » ; le but n'est pas de s'affranchir de notre humanité, mais de la réaliser. De Cicéron à Kant, le but de la vie de l'homme ne consiste pas à devenir « autre chose » qu'un homme, mais de ne plus rien être d'autre : de devenir *totalem* humain.<sup>1</sup>

L'idée de « surhomme » n'apparaît que là où l'idée de progrès s'affranchit des « rails » humanistes en se transformant.

### c) Nietzsche, le surhomme et la conscience

Ainsi, chez Nietzsche, le sens de la vie de l'homme n'est pas de devenir pleinement humain (le titre de l'un des premiers recueils de Nietzsche est « Humain, trop humain), mais de parvenir à *s'affranchir* de l'humanité, ou plutôt (puisque l'homme lui-même ne peut pas sortir de l'humanité) de *préparer la venue* de celui qui sera plus qu'humain, supérieur à l'humain : le **surhomme**.

Ce qui donne son sens (« tragique ») à la vie humaine, c'est qu'elle ne s'accomplit, ne se réalise qu'en se consumant pour faire naître quelque chose qui lui est supérieur.

L'être qui réalise le sens de la vie humaine n'est pas celui qui devient « plus humain », c'est celui qui s'efforce – à en mourir – de faire naître le surhumain.

Nous avons donc bien, chez Nietzsche, une sorte de gradation, qui nous conduit du sous-humain vers le surhumain, en *passant* par l'humain. L'humanité n'est qu'un passage, une étape vers un état supérieur, qui constitue son véritable aboutissement.

Il est intéressant de noter le rôle que joue, dans ce mouvement, la *conscience*. Il faut faire ici très attention (comme souvent chez Nietzsche), tant le fait d'isoler un texte risque de nous induire en erreur. On trouve en effet chez Nietzsche des textes qui semblent très contradictoires :

---

<sup>1</sup> : C'est ce qui explique le titre qu'un auteur contemporain, lié au post-humanisme (dont il est l'un des représentants les plus intéressants), Jean-Michel Truong, a choisi pour l'un de ses essais : « Totalem inhumaine ».

\_ certains opèrent une **critique** (parfois radicale) de la « conscience », en montrant qu'elle est (très) loin d'être ce guide infaillible, cet « instinct divin » que vantait Rousseau. Dans ces textes, on trouve l'idée selon laquelle la conscience, loin d'être une faculté autonome, supérieure, de l'esprit humain, n'est en réalité qu'un « épiphénomène », une dimension superficielle de l'esprit.

\_ certains montrent en quoi la conscience (la conscience en général, et particulièrement la conscience morale) s'enracine dans notre part **animale** (dans notre besoin de communiquer avec les autres membres du troupeau humain, dans nos instincts refoulés du fait de la vie en société, etc.)

En prenant appui sur des textes de ce genre (et il y en a beaucoup dans le *corpus* nietzschéen), on pourrait s'attendre à ce que la philosophie de Nietzsche soit une philosophie qui prône l'**abolition** de la conscience, ou du moins son rejet pur et simple.

Mais (comme c'est presque toujours le cas chez Nietzsche) on se retrouve alors en contradiction avec *d'autres* textes, souvent issus des mêmes recueils, et selon lesquels :

\_ c'est bien la conscience qui distingue l'homme de l'animal, et qui élève l'homme « au-dessus » des animaux en faisant de l'homme un animal **intéressant**. Un homme sans conscience ne serait donc pas un homme « supérieur », mais un homme *inférieur*, un homme qui a perdu l'essentiel de son intérêt. En ce sens, il a de fortes chances de ressembler à celui que Nietzsche appelle : « le *dernier* homme » ; ce qui, chez lui, n'est certainement pas un compliment (le « dernier homme », c'est celui qui ne se préoccupe plus de donner un sens à sa vie, ou plutôt qui a *réduit* ce sens au *contentement* que lui procure « son petit plaisir du jour, et son petit plaisir de la nuit ».)

\_ le surhomme qu'il s'agit d'annoncer n'est pas un être sans conscience : c'est un être qui a **renversé** la conscience telle qu'elle s'est constituée au sein de la doctrine *chrétienne* ; c'est l'être qui vit selon sa conscience, mais dont la conscience, au lieu de s'opposer à l'*épanouissement* de la vie, est au contraire au service de sa célébration. Le surhomme, c'est celui dont la conscience célèbre la vie, la matière, le corps, le développement maximal de la personnalité individuelle : bref tout ce que la morale chrétienne (telle qu'elle s'incarne, par exemple, chez Pascal) *condamne*.

Contradiction ? Non, si l'on garde en tête ce que nous avons dit précédemment. Chez Nietzsche, il n'y a pas de « rupture » radicale entre l'homme et l'animal : l'homme *est encore* un animal, et la conscience s'enracine dans ce qui fait de lui un animal. Mais l'homme « s'élève » bel et bien au-dessus des autres animaux : la

créature humaine est bien une créature supérieure, plus « intéressante », elle est une expérience plus complexe que la vie d'un bœuf ou d'un cheval (rien de plus opposé à la pensée de Nietzsche que de faire des animaux nos égaux, comme tels dignes de respect ou même de pitié.<sup>2</sup>) Et l'un des éléments-clé de cette élévation, c'est bien la conscience (et notamment la conscience *morale*). Cela implique-t-il que l'on doive sacraliser la conscience ? Pas du tout : mais il s'agit moins de la détruire que de la *renverser*, pour la mettre au service de la *vie*, qu'elle condamnait jusque là ; c'est ce qui caractérisera le « surhomme », et qu'aucun *homme* ne peut encore faire (« *qui serait assez fort pour cela ?* », demande Nietzsche dans *La généalogie de la morale*).

Il y a donc une « continuité-discontinue », chez Nietzsche, qui mène de l'animal (sans conscience), au surhomme (conscience renversée), *en passant* par l'homme. Préparer le surhumain, ce n'est pas détruire ce qui nous distingue de l'animal, c'est détruire ce qui, dans l'homme, s'oppose à l'épanouissement de la vie.

Et c'est dans cette préparation que consiste « la tâche la plus élevée » à laquelle puisse se consacrer, pour Nietzsche, l'homme contemporain.

### 3) Par-delà sous-humain et sur-humain

Nous avons donc bien, l'idée d'un « progrès », mais d'un progrès qui tranche radicalement avec le progrès des Lumières, puisque

- (1) il ne prétend plus du tout reposer sur le « progrès de la raison », et encore moins sur le progrès *des sciences*.
- (2) Il ne prétend plus aboutir à l'*humanisation* complète de l'homme, mais au *dépassement* de cette humanité (« l'homme est un être qui doit être surmonté », Nietzsche)

#### a) *Le surhumain, par-delà Bien et Mal*

En ce sens, on trouve chez Nietzsche la version philosophique de ce dont le nazisme constituera une caricature catastrophique (en opposition frontale avec des éléments essentiels de la pensée de Nietzsche, dans lequel le nazisme a pourtant voulu voir un « précurseur »...). Appuyé sur un darwinisme mal digéré, le nazisme, lui aussi fera de l'Homme un être tendu entre un état inférieur (celui des sous-humains, « *Unter-mensch* »: Juifs, Roms, slaves...) et un état supérieur (celui du

---

2 : On touche ici l'un des (innombrables) paradoxes « romantiques » de la vie de Nietzsche ; alors que l'on trouve dans ses textes les sentences les plus impitoyables à l'égard... *de la pitié* envers les animaux, l'histoire veut que le dernier geste de Nietzsche avant de sombrer dans un état « végétatif » fut de se jeter au coup d'un cheval pour le protéger des coups d'un palefrenier...

surhomme, « *Über-mensch* », dont l'aryen est voué à devenir la pleine réalisation).

Parmi les points d'opposition (ils sont innombrables) entre Nietzsche et le nazisme, il en est un qui nous intéresse directement. C'est que, dans le combat pour le triomphe de la race aryenne, le combattant (casqué) était invité à faire fi de distinctions aussi rétrogrades et périmées que l'opposition entre « le Bien et le Mal », « le Juste et l'Injuste », *etc.* Pour être à la hauteur de sa vocation (historico-biologico-métaphysique), l'Aryen digne de ce nom devait envoyer la morale aux orties.

Or, nous l'avons dit, pour Nietzsche la conscience (et notamment la conscience *individuelle*, que l'Aryen devait écraser sous le poids de la race, du sang, de la terre, du peuple (*Volk*), bref d'éléments intrinsèquement *collectifs*) ne doit en aucun cas être jetée aux orties. Il s'agit bien plus de la porter jusqu'à son point d'aboutissement qui (comme c'est toujours le cas en bonne logique « romantique ») est un point de *basculement*.

Cela veut-il dire que le « surhomme » de Nietzsche se soumettra, lui aussi, à une « voix de la conscience » qui lui dira de « faire le Bien », et de « ne pas faire le Mal » ? Le surhomme suit-il seulement un Bien et un mal « inversés » ?

Non. Pour Nietzsche, le « Bien » et le « Mal » sont les valeurs propres de la morale *telle qu'elle s'est constituée historiquement en Occident* ; en changeant de nature, la morale va effectivement transformer ces critères de valeur. La morale « supérieure » qui sera celle du surhomme sera une morale qui fera appel à une distinction elle-même *supérieure* à celle du Bien et du Mal.

Laquelle ?

Il est encore trop tôt pour le dire ; nous ne sommes pas des surhommes ; nous ne pouvons qu'annoncer, voire préparer son avènement. Mais ce qui est certain est que cette morale se situera *au-delà* du « Bien » et du « Mal » ; et c'est en cela qu'elle s'apparentera à ce que l'Humanité a accompli de plus grand de plus beau, de plus noble dans son Histoire. Pour Nietzsche, ce que les hommes ont accompli de plus nobles s'est toujours accompli « par-delà bien et mal » ; c'est lorsqu'il s'affranchit de la morale que le geste héroïque touche au sublime, et c'est justement parce que « *tout ce qui s'est fait par amour s'est accompli par-delà Bien et Mal* » que l'amour est l'une des forces les plus nobles. L'amant qui est incapable d'aller contre les lois (logiques, juridiques, morales ou religieuses) n'est pas un véritable amant ; l'amant accompli est celui qui a la force d'accepter *la folie* (contre la logique), *la mort* (contre les lois), *l'opprobre* (contre la morale) *la damnation* (contre le Salut) pour

que son amour triomphe. Et c'est justement pour cela – qu'il sera réellement *sauvé*.<sup>3</sup>

Le domaine du surhumain n'est donc pas, chez Nietzsche, celui d'une « surmorale », entendue comme morale renforcée, fondée sur un « sur-Bien », un Bien *encore plus élevé*. Le domaine du surhumain est celui qui s'ouvre sur une morale qui se situe « par-delà Bien et Mal » ; en ce sens, le Surhomme n'aura rien d'un « Saint » – si l'on s'en tient à une représentation commune de la sainteté, dont nous allons voir qu'elle doit être contestée. Ce sera un homme qui articulera et exprimera en lui ce que *nous* opposons du fait de nos catégories morales : il sera à la fois bestial et divin, saint et démoniaque, sublime et barbare.

Ce que l'on trouve donc chez Nietzsche, ce n'est donc pas réellement l'idée d'un « progrès » qui conduirait de l'animal à l'homme, puis de l'homme au surhomme. Le surhomme n'est pas « plus éloigné » de l'animal que l'homme : il en est plus *proche*, justement parce qu'il s'élève *au-dessus* de l'homme. Si le surhumain se rapproche de Dieu, c'est parce qu'il se rapproche *aussi* de l'animal.

On trouve ainsi chez Nietzsche une idée capitale (et qui n'est pas « facile » : le nazisme n'en a rien retenu) : c'est que la sortie de l'humanité se fait nécessairement *dans les deux sens* : le surhomme traverse les « frontières de l'humain », *qu'elles soient « inférieures » ou « supérieures »*. On ne sort pas de l'humain « par le haut » ou « par le bas » ; Nietzsche parle du Surhomme – mais le concept de sous-homme est étranger à sa pensée.<sup>4</sup> L'homme n'a pas le choix entre « être plus qu'homme » ou « être moins qu'homme » : il n'a le choix qu'en être *humain*, et être *autre chose*.

Même les formes les plus dégradées d'humanité sont, pour Nietzsche tout à fait humaines. Même l'esclave le plus rabaissé est encore un humain ; même le « dernier homme » le plus mesquin ne cesse pas d'être un homme. En se diminuant, l'homme perd peut-être sa noblesse, il ne perd pas son humanité – car ce n'est justement pas son humanité qui fait sa noblesse.

L'homme, pour Nietzsche, est une étape, qui un nouveau point de départ pour la vie ; il ne peut pas revenir aux étapes antérieures : il peut seulement tendre (ou non) vers l'étape *suivante*. Et cette étape ne repose pas sur le fait de devenir « encore plus humain » que l'homme (plus sage, plus rationnel, plus moral, plus conscient, plus pieux...) ; elle consiste à devenir « autre chose », qui sera *à la fois* plus animal et plus divin.

C'est ce qui rend les textes de Nietzsche aussi délicats à interpréter, quand on y trouve une valorisation de la « bestialité » ; il faut alors adopter une approche similaire à celle que l'on doit adopter quand il parle du « Saint » en termes élogieux. C'est *du point de vue de l'Homme* que le Saint et la bête s'opposent, comme ce qui est « inférieur » et ce qui est « supérieur » ; du point de vue *du surhomme*, l'opposition tombe.

Le domaine du surhumain, chez Nietzsche, est un espace qui se situe « par delà bien et mal », et plus généralement par-delà toutes les distinctions proprement *humaines* ; ce qui implique aussi la distinction entre « l'animal » et le « divin » dans l'Homme. Encore une fois, le surhomme est celui qui « transpasse » les limites de l'humain : aussi bien la limite « inférieure » que la limite « supérieure ». Il est animal divin, saint bestial, barbare sublime.

---

3 : Si cette dernière formule vous semble contradictoire, c'est que vous n'êtes pas romantique.

4 : Quand il arrive à Nietzsche d'utiliser ce terme, ce n'est pas pour parler « d'êtres humains inférieurs », ou d'animaux, mais pour parler de créatures mythologiques (fées, nains, *etc.*)